

## CHOSSES ET AUTRES

M. le duc de Blacas est arrivé à Ottawa au commencement de cette semaine ; il compte passer quelques mois au Canada. Il est le fils du duc de Blacas, qui a suivi Henri V dans son exil, et le petit-fils du duc de Blacas, ministre et ami de Charles X. Le noble voyageur porte un des plus beaux noms de l'armorial de France.

M. A. DAVIS.—Il est rumeur que M. L. A. Sénécal a résigné sa charge de surintendant du chemin de fer Q. M. O. & O., et qu'il sera remplacé par M. A. Davis, surintendant actuel du département des mécaniques. Si tel est le cas, nous serons très heureux du choix qui a été fait. M. Davis, nous l'avons dit déjà, est un employé très digne et surtout très capable. Depuis longues années, M. Davis a fait preuve de grandes capacités dans les emplois qui lui ont été confiés. Avant qu'il ne fasse partie des officiers de l'administration du Nord, il est demeuré longtemps au service d'autres compagnies de chemins de fer qui, toutes, ont constaté qu'il s'était toujours tenu à la hauteur de sa mission.

M. Jehin-Prume, notre violoniste, a donné dernièrement un concert à Toronto. Voici ce que nous lisons dans le *Globe* :

"M. Jehin-Prume, violoniste du roi des Belges, fut le héros de la soirée. Celui qui entend le Paganini belge ne sait ce qu'il faut admirer le plus ou de son extraordinaire facilité d'exécution, de sa merveilleuse versatilité, de l'étonnante précision de son jeu, ou de la richesse incomparable des sons qu'il sait émettre..... L'auditoire, enthousiasmé, lui a fait une véritable ovation."

Le bureau d'administration de l'hôpital Notre-Dame désire témoigner sa reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu prendre part au concert donné mardi de la semaine dernière, au bénéfice de cette institution. Il remercie, en premier lieu, M. le professeur Couture, qui a montré tant de goût et de talent dans l'organisation de ce concert. Le bureau remercie aussi les artistes qui ont si dignement secondé M. Couture, et, en particulier, Mde Lefavre, Mlles Lamothe, Harwood, Leprohon, Barbeau, Crompton, Rubenstein et M. Lacroix.

Les administrateurs offrent aussi l'expression de leur sincère et vive gratitude aux dames patronnesses et aux autres personnes qui se sont chargées de placer des billets et qui ont rempli cette tâche avec un zèle et une persévérance admirables.

Le bureau se fait enfin un devoir de remercier le public qui a si généreusement répondu à l'appel qu'on lui a fait en faveur de cette œuvre de charité.

La session du parlement fédéral se prolonge dans le printemps et s'allonge terriblement la nuit. Les dernières séances se sont terminées avec l'aurore et celle de vendredi n'a fini que le samedi à 8 heures du matin. C'est la discussion d'une mesure qui intéresse les provinces, qui a été la cause de cette veille prolongée. Le gouvernement fédéral a usé de son droit de veto relativement à une loi d'Ontario, et l'opposition a prétendu qu'il n'était pas bien fondé à ce faire, comme on dit au palais. La discussion a été extrêmement intéressante et toute la question des pouvoirs des législatures locales et du gouvernement fédéral a été mise en lumière. Sir John, MM. Blake, Cameron, Mousseau, Laurier, McCarthey ont pris la parole. Il était 3 heures du matin lorsque Sir John s'est levé pour répondre à M. Blake, et le vieil athlète a pu parler pendant près de 2 heures. Bien des jeunes députés ne pourraient tenir à pareille tâche.

Le Sénat, qui s'était montré récalcitrant, l'an dernier, à l'égard des beaux-frères qui désirent épouser leurs belles-sœurs, a tenu cette année à faire oublier sa sévérité passée et il a adopté le bill de M. Girouard à une forte majorité.

À Québec, la session va son train et l'Assemblée a voté le projet de loi qui ratifie le contrat de vente de la section Ouest du chemin de fer provincial au Syndicat du Pacifique. Le Conseil Législatif a commencé la discussion de cette mesure.

Plusieurs ordinations ont été faites, dimanche dernier, à l'église du Gesù, de cette ville. Les cérémonies ont été très imposantes. Au nombre de ceux qui ont reçu l'ordre de la prêtrise se trouvait le révérend P. Garceau, S. J., ancien zouave pontifical. Ses compagnons d'armes avaient voulu l'escorter jusqu'aux portes du sanctuaire, et trente d'entre eux étaient présents, en uniforme. L'entrée dans l'église fut solennelle. En tête venaient les zouaves, précédés de leur drapeau, puis un clergé très nombreux, et Sa Grandeur Mgr Fabre, en habit pontifical. Pendant toute la procession, l'orgue et l'orchestre exécutèrent la grande marche triomphale de Gounod, "Vive Pie IX."

Le sanctuaire avait été décoré avec beaucoup de goût.

À droite, on remarquait, entre autres, le drapeau des zouaves du Collège Ste-Marie, milice établie par le révérend P. Garceau, et dont les membres s'engagent à remplir les mêmes obligations que leurs aînés vis-à-vis du Pape. À gauche se trouvait le drapeau qui conduisit à Rome le détachement dont faisait partie le révérend P. Garceau.

Un chœur de 200 voix, appuyé de l'orgue et de l'orchestre, chanta avec un succès remarquable, sous l'habile direction de M. A. J. Boucher, la Messe Royale harmonisée.

Deux zouaves, MM. Piché et Renaud, firent la quête dans l'église.

La grande messe, commencée à 10 heures, ne s'est terminée qu'à 1 heure.

*Education pratique à Villa-Maria.*—Avec l'Alleluia de la réjouissance, nous sont venus, de tous côtés, les traditionnels œufs de Pâques et les cartes de souhaits, véritables petits chefs-d'œuvre de bon goût, dont plusieurs portent le cachet artistique.

Mais, au nombre de ces cadeaux de circonstance, nous signalerons de préférence ceux d'un tout nouveau genre, imaginés et exécutés avec un rare *savoir-faire*, par les demoiselles du premier Cours d'Honneur du couvent de Villa-Maria, près Montréal. Ces jeunes demoiselles ont eu l'heureuse idée de préparer de leurs propres mains le dîner de famille qu'elles ont fait parvenir à leurs parents respectifs.

Nous ne saurions assez féliciter ces demoiselles de l'attention qu'elles apportent à cette branche si importante de l'économie domestique. On comprend mieux que jamais, de nos jours, la nécessité qu'il y a, pour toute jeune fille, de se rendre capable de remplir les devoirs qui lui seront dévolus plus tard, lorsqu'elle se trouvera à la tête d'une maison. Ajoutons qu'il y a plus de vingt ans que l'économie domestique et l'art culinaire sont enseignés avec succès à Villa-Maria.

Dans l'un des bureaux de la Chambre, un député faisait dernièrement le panégyrique d'un impôt et, ne sachant pas très bien s'exprimer, répétait pour la troisième fois :

—Mais où le placerons-nous, cet impôt ?

—Tenez, dit un collègue ennuyé en se levant de son fauteuil, mettez-le à ma place, moi, je m'en vais !

M. Barbey d'Aureville pris sur nature :

Il passait devant la boutique d'un pharmacien de son quartier.

Les volets étaient fermés sans qu'aucun avis indiquât la raison.

Il s'informa, et on lui apprend que le pharmacien avait été arrêté pour une cause qu'on ignorait.

—Je la sais, moi, dit Barbey, en relevant la tête : le misérable falsifiait les poisons !

À la caserne, le sous-officier Pictou (vingt-cinq ans de service) raconte ses campagnes...

—Pour lors que cette nuit-là, il faisait nuit noire, et que la pluie tombait en catafalques.

—En cataractes, sergent...

—En catafalques fusiliers, vu que je vous ai dit que la nuit était noire comme une voiture de deuil...

Dialogue de salon :

—Elle est cruellement mûre, Mme X... ?

—On ne sait pas... Elle cache son âge.

—Oui, mais elle montre sa figure.

Le comble de l'amour du carême : Dévorer du regard une jeune fille maigre.

## UNE NUIT DE BAL

Depuis deux heures du matin, le coupé stationnait dans la rue devenue noire, formant corps avec l'ombre que trouaient seules à droite et à gauche les clartés vives de ses lanternes. Le cocher et le valet de pied, côte à côte sur le siège, se tenaient immobiles et corrects dans les chaudes fourrures qui leur montaient jusqu'aux oreilles ; aucun bruit—sauf, de temps en temps, celui que faisaient les chevaux en rongant les mors ou en frappant le sol du fer de leurs sabots—ne troublait le silence lugubre de cette nuit de décembre. Le dernier piéton attardé, regagnant en hâte sa demeure, était rentré depuis longtemps, mais non sans s'être retourné sur cette voiture de maître au fond de laquelle il avait pu apercevoir la silhouette d'une jeune femme en toilette de bal, enveloppée dans un burnous blanc, pâle comme une morte et les yeux fixes, tout grands ouverts.

Cette jeune femme, vous la connaissez ; c'était la jolie comtesse Diane de Chautenay ; pour peu que vous ayez fréquenté les grands bals de ces derniers hivers, vous l'avez sûrement rencontrée au bras de son mari ; ils

étaient de toutes les fêtes. Un beau jour, brusquement, ils disparurent ; où ? En province ; pourquoi ? pour y cacher leur bonheur, disent les uns ; leur malheur, assurent les autres ; en tout cas pour s'y cacher, car ils ne sont pas encore revenus à Paris qui, d'ailleurs, les a vite oubliés. Mais vous vous les rappelez, n'est-ce pas ? Vous savez quel couple ravissant ils faisaient, comme ils s'aimaient, comme ils étaient heureux, bonheur charmant et mérité, qui faisait des envieux et pas de jaloux.

Comment s'étaient-ils connus ? Pourquoi s'étaient-ils mariés ? Parce qu'il était dans leur destinée de se rencontrer et, se rencontrant, de s'épouser. L'histoire de leur mariage était d'une simplicité adorable : Un soir, lui la vit dans un bal—c'était le deuxième où la conduisait sa mère—et tout de suite il se sentit pris ; au lieu de danser, il passa son temps à regarder la jeune fille, si absorbé dans cette contemplation qu'il ne lui vint même pas à l'idée de lui adresser la parole ; seulement, toute la soirée, il eut la gorge sèche et les mains fiévreuses ; à la sortie, comme un de ses bons amis avec lequel il était venu, tout surpris de le voir en cet état, s'informait en le raillant légèrement :

—Mon cher, lui répondit le comte avec beaucoup de sérieux, écoute bien ceci : ou je ne me marierai jamais ou j'épouserai Mlle de V...

Par une coïncidence bizarre, presque au même moment, celle-ci tenait à sa mère le petit discours que voici :

—Ma chère maman, tu as quitté ton château de Touraine, ce qui t'ennuie fort, pour me mener dans le monde, ce qui ne m'amuse guère, ceci dans l'espoir que je me déciderai bientôt à choisir un parti parmi les jeunes messieurs qui dansent ; eh ! bien, il est inutile d'y retourner ; mon choix est fait.

—Déjà ?...

—Seulement, c'est parmi ceux qui ne dansent pas ; et, aussi vrai que je t'aime, je ne me marierai jamais ou j'épouserai M. de Chautenay.

Un mois après, ils étaient mariés ! Rassurons vite les personnes mûres qui hochent toujours la tête quand on leur parle d'un mariage d'amour, en leur disant que cette union réunissait toutes les convenances. La jeune fille apportait en dot une somme ronde de deux cent cinquante mille francs, plus un hôtel à Paris, avec chevaux, voitures, etc..., résidence naturelle des futurs époux ; sa mère conservait sa propriété des rives du Cher, où elle restait toute l'année et où ses enfants devaient chaque été venir la rejoindre pendant quelques semaines. Le jeune homme, orphelin et entièrement maître de sa personne, apportait sa fortune, ébréchée d'un tiers, il est vrai, par de fortes pertes au jeu, mais fort présentable encore : cinq cent mille francs environ. Le jeu, il faut en convenir, avait été pendant longtemps sa grande passion ; mais, après certains coups fameux dans les annales du baccarat, il avait su s'arrêter sur cette pente fatale, non par calcul, ni même par raison, mais par un sentiment profond de sa dignité qui, s'il ne l'avait pas empêché de commettre certaines folies que le monde pardonne, le garantissait du moins contre certaines fautes que lui-même ne se fût jamais pardonnées. Depuis plus d'un an, il n'avait pas remis les pieds à son cercle, il ne savait même plus au juste s'il en faisait encore partie.

Donc fortune, amour, jeunesse, les jeunes mariés avaient tout pour eux ; ou plutôt non, ils n'eurent le bonheur complet qu'un an plus tard, après la naissance d'un petit ange blond qui fut cependant la cause innocente de leur premier désaccord un soir, après dîner :

—Décidément, c'est à toi qu'il ressemble, disait Diane.

Le comte prit d'abord son temps, en homme convaincu et inébranlable ; puis, d'une voix ferme :

—Non, c'est à toi.

—Mais il a tes yeux !...

—Jamais de la vie, il a les tiens et ta bouche par dessus le marché !...

—Par exemple !...

Ils se disputèrent bel et bien et, comme aucun des deux ne voulait céder, il fallut prendre un arbitre ; ce fut la mère de la comtesse, alors à Paris pour plusieurs jours, qui survint justement au plus fort de la querelle. On la mit au fait.

—Mes chers amis, conclut-elle, vous n'y êtes ni l'un ni l'autre ; l'enfant ne ressemble et ne ressemblera jamais qu'à une seule personne...

—Qui est ?...

—Sa grand-mère !...

Or, un soir de l'hiver suivant—leur mariage remontait alors à plus de deux années—ils durent s'appréter pour se rendre au bal de je ne sais plus quelle ambassade ; ils recevaient par semaine dix invitations qu'ils déclinaient presque toujours, mais, cette fois, il s'agissait d'une soirée particulièrement brillante à laquelle madame voulait assister. Aussi, à dix heures, monsieur, tout habillé, entra chez sa femme :

—Comment, tu n'es pas prête ?

—Mon ami, je n'ai plus que ma robe à passer.

—Bon, je comprends ; cela veut dire que tu en as encore pour une heure...

—Dame, à peu près...

—Diable ! que vais-je faire pendant ce temps-là ?

—Ce que tu voudras, cela te regarde.